



HAL
open science

Le Corps inerte dans le récit autobiographique d'Annie Ernaux

Roselyne Estelle Kouadio

► **To cite this version:**

Roselyne Estelle Kouadio. Le Corps inerte dans le récit autobiographique d'Annie Ernaux. Au rebut : la littérature aux prises avec le résiduel,, ELH-PLH jedelh@hotmail.com, Apr 2016, Toulouse, France. hal-01398952

HAL Id: hal-01398952

<https://univ-tlse2.hal.science/hal-01398952>

Submitted on 18 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Le Corps inerte dans le récit autobiographique d'Annie Ernaux

Journée d'étude ELH Avril 2016 Au rebut: la littérature aux prises avec résiduel

Roselyne Estelle Kouadio

01/04/2016

Résumé

Cet article porte sur le corps sans vie dans trois récits d'Annie Ernaux. À travers l'écriture blanche, elle fait la description des dépouilles de ses parents dans deux récits de filiation *La Place* et *Une femme*, et une autre description du fœtus mort suite à son avortement en 1963 dans *L'Événement*.

Notre étude du corps inerte dans ces trois récits propose une lecture de l'écriture singulière de la mort, dans une description parfois rebutante qui laisse transparaître le deuil profond de la narratrice.

Mots clés : Corps- mort- réification- écriture plate- deuil

Le Corps inerte dans le récit autobiographique d'Annie Ernaux

Le résiduel dans la littérature touche tout processus de dégradation de choses, de personnages ou l'intrusion du langage populaire. Des récits de vie peuvent donner lieu à la description de faits moins reluisants et loin de ce que l'on désignait par "belles lettres". Trois récits personnels autour de la mort dans lesquels Annie Ernaux relate l'histoire de ses parents après leur décès, balisent le thème du corps comme dépouille. La description de corps sans vie dans *La Place*, *Une femme* et *L'Événement* amène à interroger cette écriture macabre : Annie Ernaux, n'hésite pas à présenter des motifs qui peuvent susciter répugnance, expliquant que pour elle, « il n'y a pas de vérité inférieure »¹ Ce positionnement littéraire s'explique, en partie, par l'origine même de l'auteure.

L'auteure et ses « morts »

La carrière littéraire d'Annie Ernaux, écrivaine reconnue, est marquée en 1984 par le prix Renaudot qui vient couronner *La Place*, récit de la vie de son père. Dès lors, plusieurs récits personnels construits sur des expériences propres à l'écrivaine seront relatés avec une écriture dite blanche, plate, basée sur la mémoire et les notes quotidiennes prises au cours de son existence. Des événements comme la mort du proche, l'avortement, le mariage, la maladie, la honte, la passion et la déception sont livrés sans faux fuyant.

Ainsi *Une femme* renoue avec le procédé camusien très célèbre de l'ouverture du récit par l'annonce de la mort de la mère suivie des obsèques. Un hommage est rendu à cette mère à travers l'histoire de sa vie d'épouse

¹ Annie Ernaux, *L'Événement* dans *Écrire la vie*, Gallimard, 2011, p. 291.

commerçante auprès de son époux. Quant à *L'Événement*, récit davantage centré sur Annie Ernaux, il traite non seulement d'un sujet délicat, tabou, mais aussi d'une pratique prohibée en 1963 : son propre avortement qu'elle a dû provoquer par des tentatives peu convenables. Si le temps de l'écriture peut atténuer la sensibilité du sujet désormais entré dans les mœurs françaises, le récit n'en demeure pas moins violent pour le lecteur pris à témoin dans l'acte effroyable de ce que Ernaux désigne comme « l'événement ».

Corps inerte, corps figé sans vie des géniteurs

La Place expose le père mort à domicile en 1967 d'un infarctus et inhumé trois jours après. Entre le jour de la mort et celui de l'inhumation, le corps sans vie du père est décrit sans forme de procès, et cette description ne semble être suscitée par aucune motivation telle que l'entend Philippe Hamon :

Je revois seulement les yeux de mon père fixant quelque chose derrière moi, loin, et ses lèvres retroussées au-dessus des gencives. Je crois avoir demandé à ma mère de lui fermer les yeux. Autour du lit, il y avait aussi la sœur de ma mère et son mari. Ils se sont proposés pour aider à la toilette, au rasage, parce qu'il fallait se dépêcher avant que le corps ne se raidisse.²

La narratrice puise dans ses souvenirs, les marques de ce drame familial. La description "crue" sous forme d'hypotypose offre une image rebutante, méconnaissable du corps du père quelques instants après sa mort. Ce tableau n'est pas sans rappeler le sobre et sombre décor de la célèbre toile « Un enterrement à Ornans » du peintre Courbet³. Son premier plan présente le gisant et la fille-descriptrice, tandis que la tante et la mère se tiennent plus en retrait.

² Annie Ernaux, *La Place* dans *Écrire la vie*, Gallimard, p. 438.

³ La comparaison vaut surtout pour l'atmosphère, la toile de Courbet fonctionnant comme l'envers de l'enterrement du père dont la narration, en accéléré (une seule phrase), ne mentionne que le cercueil descendu dans la tombe à l'aide de cordes.

L'espèce de voyeurisme qui caractérisait autrefois la petite fille d'Yvetot épiait le monde de l'épicerie des parents, se reconnaît dans la vision des parties génitales du défunt père « pour la première fois de ma vie, j'ai vu le sexe de mon père. Ma mère l'a dissimulé rapidement avec les pans de la chemise propre, »⁴ et comme ici, par cette approche du corps inerte :

En quelques heures, la figure de mon père est devenue méconnaissable. Vers la fin de l'après-midi, je me suis trouvée seule dans la chambre. Le soleil glissait à travers les persiennes sur le linoléum. Ce n'était plus mon père. Le nez avait pris toute la place dans la figure creusée.⁵

Instant intimement fade dans la chambre mortuaire : la narratrice, cette fois seule, est face au corps inerte de son père. La clarté véhiculée par le clair-obscur d'un soleil intégrant l'espace privé d'une chambre permet ici de motiver une description qui donne à voir un corps métamorphosé. La douceur solaire (« le soleil glissait à travers les persiennes ») est efficacement prise en étau entre deux formules brutales : l'une en amont, l'autre en aval comme pour récuser toute espèce de poésie au contact d'une autre forme de réalité – la monstruosité d'un visage et d'un nez qui semble tout recouvrir cependant que la lumière naturelle est éclipsée. Cette curieuse intimité rend justement compte d'une forme d'extimité consécutive à l'appartenance du père au désormais monde des ténèbres - Hadès fermé aux vivants et dont la frontière avec ces derniers est manifestée par cette soudaine métamorphose.

Contrairement au père, mort d'un infarctus en quatre jours, la mère a connu une longue maladie dégénérative, l'Alzheimer, qui est relatée douloureusement par la narratrice. Sa mère restera en maison de retraite jusqu'à sa mort.

⁴ *Ibid.*, p. 438.

⁵ *Ibid.*, p. 439.

Le corps figé de la mère d'Annie Ernaux est décrit de manière vague avant les obsèques. Contrairement au corps du père dont elle eut immédiatement l'image inerte et sans vie, le service de gériatrie, un certain dimanche matin de 1986, s'est déjà occupé de la toilette du corps de la mère que l'écrivaine découvre ensuite :

On lui avait déjà fait sa toilette, une bande de tissu blanc lui enserrait la tête, passant sous le menton, ramenant toute la peau autour de la bouche et des yeux.⁶

Une autre image du corps de la mère est livrée par la narratrice qui la verra une dernière fois à la morgue :

Ma mère était dans le cercueil, elle avait la tête en arrière, les mains jointes sur le crucifix. On lui avait enlevé son bandeau et passé la chemise de nuit avec du croquet. La couverture de satin lui montait jusqu'à la poitrine.⁷

Pas plus de détails de cette image figée, le corps rangé dans un cercueil qui n'offre que la posture aménagée par le service hospitalier. Cette posture qui transforme la défunte en « une momie »⁸ devant la narratrice, est une « image du mort au mieux, mais qui prétend ne rien dire du mort *sans image*, de la mort qui n'a pas d'image. Il s'agit donc aussi d'interroger l'image du corps dans l'existence, qui ne saurait être cette image du cadavre après une thanatopraxie. »⁹

Cette forme de description, comparable à celle faite du visage inerte du père qui "ressemblait à un oiseau couché", est fondée sur l'écriture blanche, degré dit minimal du système langagier. Elle plonge le récit d'Annie Ernaux dans son temps d'histoire, et permet de détailler les scènes, comme le souligne Béatrice N'guessan Larroux :

⁶ Annie Ernaux, *Une femme* dans *Écrire la vie*, Gallimard, p. 555.

⁷ *Ibid.*, p. 557.

⁸ Annie Ernaux, *Une femme* dans *Écrire la vie*, Gallimard, p. 555.

⁹ Baudry Patrick, *La Place des morts enjeux et rites*, Armand Colin, 1999, p. 123.

Le récit ernalien qui refuse la mort romantique optera pour la description du corps figé, repoussant. L'écrivaine, ethnologue à ce moment précis, présentera la mort au ras du cadavre. Elle donne à voir, sans que la description soit organisée selon une configuration géométrique, la lente altération des corps.¹⁰

À travers ces deux descriptions, on constate que la cérémonie mortuaire au domicile diffère de celle organisée au service hospitalier. Le fait de côtoyer le mourant confère à la chambre familiale une atmosphère dramatique et familiarise les proches à l'idée de la séparation définitive. La mort ôte au corps tout son charme et le réduit à sa pure matérialité. Le corps du père est exposé, inoffensif et vulnérable :

Dans son costume bleu sombre lâche autour du corps, il ressemblait à un oiseau couché. Son visage d'homme aux yeux grands ouverts et fixes de l'heure suivant de sa mort avait déjà disparu. Même celui-là, je ne le reverrais jamais.¹¹

Le fait d'assister au processus dégénératif du corps et de la conscience prépare à l'inéluctable, alors que l'espoir d'une rémission et la distance maintiennent les proches loin de la résignation et de l'idée d'une mort. « *Le mourir* essentiellement médicalisé devient un phénomène technique qui met à distance les proches et qui isole le malade »¹² Ainsi, l'annonce brutale, sans préavis, de la mort de sa mère par l'appel téléphonique du service hospitalier va atterrir profondément la narratrice. La mort au sein de la demeure entourée des proches offre une séparation progressive épargnant ainsi un déchirement brusque. La narratrice témoigne de cette promiscuité funèbre lorsqu'à l'arrivée de son époux, ils sont logés dans la chambre parentale : « Mon mari est arrivé le soir, bronzé, gêné par un deuil qui n'était pas le sien. On a dormi dans le seul lit à deux places, celui où mon père était mort. »¹³ L'usage du lit mortuaire marque la séparation définitive des

¹⁰ Béatrice N'guessan Larroux, « Le récit mortuaire » in *Lettres d'ivoire*, Université Alassane Ouattara, n°014, p. 17.

¹¹ Annie Ernaux, *La Place* dans *Écrire la vie*, Gallimard, p. 439.

¹² Baudry Patrick, *La Place des morts enjeux et rites*, Armand Colin, 1999, p. 17.

¹³ Annie Ernaux, *La Place* dans *Écrire la vie*, Gallimard, p. 439.

corps des vieux époux, mais permet simultanément l'union du jeune couple, au-delà de la mort, tout en accentuant une forme d'adhésion au corps. Aucun signe d'effroi à l'idée de dormir dans cette pièce parentale mortuaire, sur le lit qui a recueilli le dernier souffle du père.

Réification dans *L'Événement*

L'écrivaine, alors jeune étudiante, tombe enceinte en 1963. Elle écrit dans son journal de l'époque :

« Je suis rentrée à pied à la cité universitaire. Dans l'agenda, il y a inscrit : « Je suis enceinte c'est l'horreur. »¹⁴ Le refus de cet état est ainsi exprimé :

Pour penser ma situation, je n'employais aucun des termes qui la désignent, ni « j'attends un enfant », ni « enceinte », encore moins « grossesse », voisin de grotesque. Ce n'était pas la peine de nommer ce que j'avais décidé de faire disparaître. Dans l'agenda, j'écrivais : « ça », « cette chose-là », juste « une seule fois » mentionné dans cet agenda « enceinte ».¹⁵

Le ressenti face à cette situation relève d'une profonde amertume, car elle représente pour la narratrice la menace de se trouver dans l'obligation d'abandonner ses études. La jeune fille serait alors face à une autre forme de brutalité inacceptable. Reste par conséquent le déni immédiat qui n'autorise, dès lors, aucune émotion positive vis-à-vis de cette grossesse désormais chosifiée.

Cette situation l'oblige à concevoir l'interruption de la grossesse. S'engage alors tout un périple solitaire d'une intention d'interruption qui conduit l'étudiante à tenter désespérément plusieurs actes successifs : de la recherche d'un médecin au recours d'une « faiseuse d'anges » en passant par sa propre manipulation d'une aiguille à tricoter. En dernier ressort, seul le curetage la sauve d'une mort certaine.

¹⁴ Annie Ernaux, *L'Événement* dans *Écrire la vie*, Gallimard, 2011, p. 256.

¹⁵ *Ib.*, p. 279.

Elle détaille tout le déroulement de cette démarche suicidaire antérieure au curetage :

Je suis assise sur le lit avec le fœtus entre les jambes. Nous ne savons pas quoi faire. Je dis à O. qu'il faut couper le cordon. Elle prend des ciseaux, nous ne savons pas à quel endroit il faut couper, mais elle le fait. Nous regardons le corps minuscule, avec une grosse tête, sous les paupières transparentes les yeux font deux taches bleues. On dirait une poupée indienne.¹⁶

Cette scène insolite repose sur une violence et une horreur mêlées. La description, précise jusque dans le détail (espace, emplacement du fœtus, ciseaux, description à nouveau du même fœtus selon un ordre qui va du général au particulier), est donnée comme en focalisation externe. Une fois de plus, le corps inerte rejeté fait l'objet d'une réification. Le corps sans vie du fœtus comparé à « une poupée indienne », montre bien la distance maintenue par la narratrice qui revendique par ailleurs son droit à tout dire tout en anticipant la réaction du narrataire :

Il se peut qu'un tel récit provoque de l'irritation, ou de la répulsion, soit taxé de mauvais goût. D'avoir vécu une chose, quelle qu'elle soit, donne le droit imprescriptible de l'écrire. Il n'y a pas de vérité inférieure.¹⁷

Ernaux et la thanatographie

Dans *La Place*, la mort du père conduit Annie Ernaux à la prise de conscience d'une nécessité : « rendre compte d'une vie soumise à la nécessité » et pour cela, dit-elle, « je n'ai pas le droit de prendre d'abord le parti de l'art, ni de chercher à faire quelque chose de passionnant ou d'émouvant »¹⁸. « L'écriture

¹⁶ *Ibid.*, p. 309.

¹⁷ *Ibid.*, p. 291.

¹⁸ Annie Ernaux, *La Place* dans *Écrire la vie*, Gallimard, p. 442.

plate¹⁹ me vient naturellement, celle-là même que j'utilisais en écrivant autrefois à mes parents pour leur dire les nouvelles essentielles. »²⁰ On s'aperçoit que l'écrivaine extériorise dans son désir d'écrire sur son père, un souci de rester fidèle à des faits réels dont la parodie s'assimilerait à une trahison de ses origines. D'ailleurs, le roman qu'elle avait entamé juste après la mort de son père en 1967 lui paraissait factice par son style ampoulé.

Pour *La Place* elle prend le parti des phrases simples, et des constructions sans longue description qu'elle juge « en dessous de la littérature ».²¹

Les verbes de perception présentent l'effectivité des faits dans ces trois textes et contribuent en une sorte de réinitialisation qui participe à la construction du sensible.

Les émanations du corps du père sont ainsi décrites : « L'odeur est arrivée lundi. Je ne l'avais pas imaginée. Relent doux puis terrible de fleurs oubliées dans un vase d'eau croupie. »²² La narration offre une description qu'on peut rapprocher du dégoût antérieurement ressenti face au plat servi après le curetage à l'hôpital :

À midi, on a déposé près de moi de la viande bouillie sur un morceau de chou affaissé, sillonné de cottes et de nervures, qui emplissait l'assiette. Je ne pouvais pas y toucher J'avais l'impression que l'on me donnait à manger mon placenta »²³

L'écriture plate est par ailleurs marquée par un choix de temps verbaux qu'Annie Ernaux souligne à l'incipit d'*Écrire la vie* : « Écrire est un présent et un futur, non un passé. »²⁴ En effet, son œuvre est rédigée au présent de l'indicatif, au passé composé et à l'imparfait dans les cas du discours indirect. Ces temps verbaux

¹⁹ L'écriture plate une expression de Roland Barthes pour désigner le niveau minimal d'écriture à la limite dépourvu d'esthétique, de poétique, atonale, sans figures.

²⁰ Annie Ernaux, *La Place* dans *Écrire la vie*, Gallimard, p. 442.

²¹ Annie Ernaux, *Une femme* dans *Écrire la vie*, Gallimard, p. 560. Se référer également à *L'Atelier noir*, le journal d'écriture et dans lequel est livré le corps à corps avec l'écriture blanche.

²² *Écrire la vie*, Annie Ernaux, *La Place* dans *Écrire la vie*, Gallimard, p. 439.

²³ Annie Ernaux, *L'Événement* dans *Écrire la vie*, Gallimard, p. 312.

²⁴ Annie Ernaux, *Écrire la vie*, Gallimard, p. 7.

situent l'acte dans le temps. Le deuil contenu fait apparaître sur chaque ligne le poids des événements. « Dans cette écriture se trouve condensé le réel si visible dans son exhibition que sa littéarité en devient presque invisible. Il s'agira alors de mieux faire « exister » et de faire « voir » ce réel. »²⁵ La mort du proche est livrée à travers l'usage de phrases simples hachées de virgules et accueillant les détails. L'écriture plate lui permet de réitérer l'événement.

Le deuil par les mots

Dans son récit de l'avortement, l'auteure insiste sur l'atrocité, la clandestinité, et les souffrances qu'une telle condition lui a infligées. Taraudée par le mot « grossesse » suicidaire de l'être, car cette situation d'avant 1975 rimait avec désespoir, solitude et accusation. S'en libérer était une résurrection, un soulagement au-delà du « trauma de l'avortement ». Pour preuve, Annie Ernaux raconte que cette nuit d'avortement fut pour elle comme une résurrection : « Pendant des années, la nuit du 20 au 21 janvier a été un anniversaire. »²⁶

Le fœtus rejeté hors d'elle est chassé dans les toilettes dans une narration peu feutrée d'ombres. Le poids de cet événement est pour elle une expérience à partager à travers l'écriture. Elle le dit en ces termes : « J'ai effacé la seule culpabilité que je n'aie jamais éprouvée à propos de cet événement, qu'il me soit arrivé et je n'en ai rien fait. »²⁷ Le deuil de l'avortement est ainsi enterré à travers le récit de cette expérience personnelle.

De même, la description du corps du père mort à domicile, et le déroulement des activités funéraires en quatre jours révèlent un deuil silencieux, sans lamentations :

²⁵ Béatrice N'guessan Larroux, « Le récit mortuaire » in *Lettres d'ivoire*, n°014, p. 11.

²⁶ Annie Ernaux, *L'Événement* dans *Écrire la vie*, Gallimard, Paris, p. 318.

²⁷ *Ibid.*, p. 318.

Mon père décédé reposait en haut et elle servait des pastis et des rouges en bas. Larmes, silence et dignité, tel est le comportement qu'on doit avoir à la mort d'un proche, dans une vision distinguée du monde. Ma mère comme le voisinage, obéissait à des règles de savoir-vivre où le souci de dignité n'a rien à voir.²⁸

Dans son *Essai sur la mort en Occident* Philippe Ariès fournit une probable explication à ce phénomène :

La mort au lit d'autrefois avait la solennité, mais aussi la banalité des cérémonies saisonnières. On s'y attendait et on se prêtait alors aux rites prévus par la coutume. Or, au XIXe siècle, une passion nouvelle s'est emparée des assistants. L'émotion les agite, ils pleurent, prient, gesticulent... Certes, l'expression de la douleur des survivants est due à une intolérance nouvelle à la séparation²⁹

En effet, la mère de l'écrivaine observe une attitude de classe, elle qui fut seule entre midi et deux à voir partir dans l'agonie son époux. De même, toute la scène de la toilette du corps « se déroulait très simplement, sans cris, ni sanglots, ma mère avait seulement les yeux rouges et un rictus continu. »³⁰ Une pratique vieille sans doute héritée de parents et pérennisée encore dans la famille maternelle de l'écrivaine, mœurs anciennes de la société française, que découvre le lecteur. Les détails livrés sans réticence, dans le but d'atteindre le plus d'objectivité, contiennent pourtant de l'émotion.

Ce qui fut enfoui et contenu lors de l'épreuve de la mort, se libère au moment de sa répétition scripturaire et dévoile au lecteur la douleur qui ressurgit lors même qu'elle exerce toute autre forme d'écriture :

Tout le temps que j'ai écrit, je corrigeais aussi des devoirs, je fournissais des modèles de dissertation, parce que je suis payée pour cela. Ce jeu des idées me causait la même impression que le luxe, sentiment d'irréalité, envie de pleurer.³¹

²⁸ Annie Ernaux, *La Place* dans *Écrire la vie*, Gallimard, p. 439.

²⁹ Philippe Ariès, *Essai sur l'histoire de la mort en occident Du Moyen Âge à nos jours*, Seuil, 1975, p. 48.

³⁰ Annie Ernaux, *La Place* dans *Écrire la vie*, Gallimard, p. 439.

³¹ *Ibid.*, p. 480.

Cette « envie de pleurer » est une réaction face à l'absurdité même de la situation. Par ailleurs, alors que la mort et les obsèques n'avaient suscité ni lamentation ni expression de la douleur, le relâchement ici observé s'accompagne d'un sentiment de culpabilité multiple : le tribut non payé au père, la honte du milieu ressentie à l'adolescence, bref, la trahison des siens. La douleur de la narratrice est la preuve que la figure paternelle tend à n'exister qu'à travers les lignes du texte. Elle redevient immatérielle lorsque l'écrivaine approche la fin du texte symbole aussi bien de la fin de vie du père que de celle de la mère.

Les récits de vie au XX^e siècle sont souvent motivés par la perte et la mort qui fige l'être à jamais. Annie Ernaux aborde le thème de la mort dans toute son évidence et sa teneur. De même que le père, modeste commerçant dont le corps inerte est décrit sans rétention de faits, celui de la mère, loin de toute exhibition, se prête à une lecture de la mort à partir du corps figé. Mais la douleur s'éprouve autrement que par les pleurs ou les cris. Face à la brutalité de la mort, *fatum* sur lequel nul n'a de prise, il y a une autre brutalité, celle-là jugulable. La narratrice parvient à la circonvenir à travers le corps à corps avec l'écriture. La platitude, la blancheur de l'écriture prend alors le dessus sur le réel brut et sa violence presque aveuglante. L'écriture reproduit dans ce cas l'envers du tableau du début de la thanatographie. L'écriture blanche qui pourrait renvoyer au rayon de soleil tentant d'adoucir la mort conserve, par sa justesse, la figure parentale. Elle triomphe de la mort par une sorte de fixation de la mémoire après la mort dans le récit.